

« J'essais de ne pas dépasser la vue de l'être humain »

CINÉMA - Sortie aujourd'hui du magnifique film *Yumurta*, de Semih Kapanoglu, tulipe d'or et prix du public au Festival d'Istanbul qui s'est achevé dimanche. Entretien.

Istanbul (Turquie),
envoyé spécial.

Le 27^e Festival international du film d'Istanbul vient de fermer ses portes. On peut y voir une excellente sélection de films du monde entier. Mais, comme il se doit, c'est plutôt pour y découvrir la production turque que s'y rend le critique étranger. C'est ainsi qu'on a pu y revoir *Yumurta* (Æuf), qu'on avait salué lors de sa première mondiale à la Quinzaine des réalisateurs, l'an dernier. Il s'agit du premier volet tourné, mais du dernier, chronologiquement, d'une trilogie sur les rapports de l'homme et du monde. Présenté à Istanbul en compétition internationale, le film y a obtenu la récompense suprême, la tulipe d'or, ainsi que le prix du public. *Yumurta* sortant aujourd'hui en France, nous avons profité du festival pour y rencontrer son réalisateur.

Comment vous est venue l'idée de réaliser une trilogie ?

Semih Kapanoglu. J'ai d'abord écrit seul une histoire qui était celle d'un poète de dix-huit ans qui quitte la maison familiale. C'est le scénario de *Lait*, le film que je viens d'achever. Je me suis alors posé des questions sur le futur et le passé de mon personnage. C'est là qu'ont surgi l'idée d'une trilogie et aussi l'idée de filmer la trilogie en



Yumurta, premier volet tourné, mais chronologiquement le dernier, d'une trilogie sur les rapports de l'homme et du monde.

commençant par la fin, donc par *Æuf*. Je me devais pour réussir mon voyage vers le passé du personnage, pour

mieux le comprendre, de commencer par l'âge adulte. Ainsi, je vais vers son enfance.

Ce qui va donc vous obliger à changer les comédiens ?

Semih Kapanoglu. Obligatoirement. D'ailleurs, dans *Lait*, le comédien n'est déjà plus le même. Mais c'était le prix à payer pour la mise en place du processus de cette trilogie dont le principe est que les hommes cherchent à comprendre, à trouver les réponses aux questions que chacun se pose sur soi-même. Ce sont les événements cruciaux qui incitent à se poser ce genre

de questions, comme les deuils. Ici, dans *Euf*, la mort de la mère de Yussuf provoque chez son fils une restructuration qui le renvoie au début de sa vie et va en retour déboucher sur une transformation de son présent. D'où cet unique long plan sur la mère au début, qui est au demeurant la mienne.

Quel est le rapport entre le personnage féminin et votre héros ? On a un peu de mal à le saisir ?

Semih Kapanoglu. J'ai essayé de construire cette femme comme si elle symbo-

lisait toutes les femmes que lui a pu connaître, réunies dans une certaine idée de la féminité. Il trouve chez elle des traces de sa mère, mais d'un autre côté, c'est aussi une sœur qui pourrait tout aussi bien être sa femme future.

Tout cela ne pouvait-il pas être traité en un film unique ? Ou, si vous préférez, pourquoi une trilogie ?

Semih Kapanoglu. Je pourrais en effet essayer de faire un film unique en montant les trois films ensemble.

Qu'en est-il de Yussuf, le personnage masculin ?

Semih Kapanoglu. Il faut, pour le comprendre, se souvenir qu'en Turquie, en particulier mais pas seulement, les gens qui vivent dans les grandes villes sont issus de l'immigration à partir de la campagne. La plupart essaient de s'adapter mais ils essaient simultanément de garder leur vie telle qu'elle était dans leur passé. L'Orient de nos vies se trouve dans la campagne et les petites villes, l'Occident dans les grandes villes. C'est le conflit essentiel qu'on trouve à la base de plusieurs œuvres littéraires ■■■

■ ■ ■ et artistiques, surtout quand le conflit touche des personnages masculins. L'opposition entre la campagne et la ville recoupe celle entre la tradition et la modernité. Yussuf est à un moment où il est ambulante entre les deux et cherche sa place.

Vos comédiens ?

Semih Kapanoglu. Mon comédien, Nejat Isler, est très connu mais la plupart des acteurs vivent sur place. C'est un film à tout petit budget.

L'économie du film a-t-elle des conséquences sur son esthétique ?

Semih Kapanoglu. À cause de notre budget, on travaillait en équipe réduite, entre autres pour les éclairages. Mais cela correspond aussi à ma volonté. J'aime le travail de soustraction. Je cherche un cinéma minimaliste. Si j'arrive à sonner avec les images, je baisse l'importance du jeu, je limite les mouvements de caméra, je ne rajoute pas de musique. J'essaie de ne pas dépasser la vue de l'être humain. Je me reconnais comme maîtres Bresson, les frères Dardenne et aussi les réalisateurs orientaux, Ozu en tête. Chez nous, Yilmaz Güney.

Et Nuri Bilge Ceylan, votre rival dans le minimalisme ?

Semih Kapanoglu. Bilge Ceylan est mon ami, pas un rival.

Comment le film a-t-il été distribué en Turquie ?

Semih Kapanoglu. Il est sorti sur vingt copies et a réalisé quarante mille entrées. En France, il sort sur dix copies. Il a obtenu la plupart des prix auxquels il pouvait prétendre.

Le film a donc été vu par les Turcs. La communauté internationale l'a découvert lors de son passage à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes. Pourtant, il y avait plus de mille personnes dans la salle lors de la projection où je viens de le revoir...

Semih Kapanoglu. Des gens sont venus le revoir, comme vous. Il y avait aussi des gens qui l'ont vu pour la première fois. En Turquie, on ne fait pas tourner les films pendant très longtemps, encore qu'il y a une petite salle à Istanbul, sur l'Istiklal, où il se donne toujours. Il y avait aussi à cette projection des gens venus d'autres villes.

Entretien réalisé par

Joan Roy